

XI

Épilogue

La pensée scientifique a subi depuis le début de ce siècle une évolution si profonde et si rapide que les savants ont été contraints de réfléchir sur le fondement du savoir. Plusieurs, et non des moindres, ont conclu de l'impossibilité évidente aujourd'hui, d'arriver jamais à une représentation définitive de l'univers, à la nécessité de renoncer à la notion même d'une vérité absolue.

Il suffit de les lire pour constater qu'ils n'entendent point, par là, réduire la science à un rôle purement utilitaire. Ils s'y consacrent tout au contraire avec le désintéressement qu'apporte tout homme à l'œuvre qui est sa plus haute raison de vivre. C'est-à-dire qu'ils lui attribuent une valeur absolue.

Y a-t-il contradiction entre cette attitude pratique qui maintient la dignité de la recherche et l'affirmation théorique qui lui promet de ne jamais aboutir ?

C'est le problème que nous nous sommes posé.

On peut répondre d'abord qu'il y a *continuité de direc-*

tion. Une théorie ne triomphe de ses devancières qu'en vertu d'un pouvoir supérieur d'explication qui contient éminemment tous les avantages des représentations périmées, en les dépassant en étendue tout ensemble et en profondeur. La science n'est viable qu'à cette condition. Rien ne se perd en cette incessante nouveauté. Tout au contraire, les richesses du passé ne se peuvent conserver que par ce mouvement en avant. Le progrès est à *sens unique*. Nous en sommes si convaincus que cela nous semble aussi évident que le « Cogito » l'était pour Descartes. Disons-nous que c'est là une vérité absolue ? Elle nous paraît telle. Mais ce n'est pas cela que nous nous sommes proposé d'établir.

L'aporie qui a retenu toute notre attention, c'est que le progrès, s'il est à *sens unique*, est aussi *sans terme* dans les limites de la science humaine tout au moins ?

Nous sourions de la naïveté des physiciens qui professaient, il n'y a pas cent ans, un dogmatisme, qui nous est devenu incompréhensible. Mais nous appartiendrons nous-mêmes bientôt à cette « antiquité » dont nos successeurs s'amuseront à reconstruire les « puérides » synthèses. Quand le dernier physicien agonisera dans un univers où l'entropie triomphante établira partout l'équilibre de la mort – à supposer que l'histoire ait cette issue – il ne sera pourtant pas mieux fondé que ses prédécesseurs à dire : « Je sais ». Est-ce donc à cette défaite qu'est promise cette loi du progrès qui nous paraissait si lumineuse et dont nous allions faire une vérité première : on ne saura jamais !

La difficulté s'accroît, si nous songeons à la joie que nous éprouvons à communier avec les génies qui ont été, à travers les siècles, les créateurs de la science et les hérauts de la civilisation. Une seule de leurs pensées suffit souvent à féconder notre intelligence, en lui ouvrant des perspectives insoupçonnées. Au-delà des formules que leurs travaux nous ont permis de dépasser, ils ont atteint à une lumière que nous n'épuiserons point. Y a-t-il donc dans

le savoir quelque chose d'éternel, dont l'imperfection des symboles n'empêche point le rayonnement toujours actuel ? A un certain niveau la science, comme l'art authentique, serait-elle douée d'une impérissable jeunesse ?

Cela ne fait aucun doute et nous voici singulièrement rapprochés de la solution du problème qui nous occupe.

Quiconque a entrevu la distinction entre le temps et l'éternité – que L. Brunschwig a si heureusement exprimée dans le livre si riche au sujet duquel nous avons dû, bien malgré nous, faire quelques réserves – en tient la clef.

La signification véritable du progrès n'est pas à chercher le long de cette ligne indéfinie¹, à laquelle il est impossible d'assigner un terme, mais bien en la traction qu'exerce incessamment sur l'intelligence humaine ce Centre mystérieux d'où procède toute lumière, en l'exigence infinie d'une Vérité incommensurable à toute formule. Savoir, c'est toujours rencontrer un rayon qui, de la circonférence, nous entraîne au Centre, du temps à l'Eternité. Savoir, c'est devenir disciple de l'Esprit. « Il est clair que tout l'homme est engagé ici, avec tous les moyens dont peut disposer l'époque où il vit, pour autant du moins qu'il est capable d'y recourir. Techniques et méthodes, aussi bien, pour nécessaires qu'elles soient, ne constituent pas l'essentiel. Ce qui est indispensable, c'est qu'il se prépare à cette rencontre avec tout l'élan d'un esprit ouvert à la lumière, avec pureté d'un cœur dégagé de soi. La vérité est esprit ».

Elle est objective assurément, mais non point d'une objectivité matérielle, que l'on pourrait poser devant soit, mais telle seulement qu'elle ne se puisse révéler qu'à l'esprit, dépouillé de sa subjectivité, qui la laisse vivre en soi.

¹ Le progrès, autrement dit, ne se situe pas sur la circonférence, ou, si l'on veut, sur l'horizontale mais bien sur la verticale qui est la ligne de l'Esprit (le rayon dont il va être question).

C'est pourquoi la culture sans contemplation peut tourner à la plus cynique barbarie. L'esprit ne peut se satisfaire à parcourir la chaîne interminable des notions que bouscule sans cesse une approximation qui n'aboutit jamais. L'esprit ne peut se donner qu'à l'Esprit. Une personne ne peut se vouer entièrement qu'à une Personne. La Vérité est Quelqu'Un : Quelqu'un de plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes.

Dès qu'Elle cesse d'apparaître telle, Elle devient suivant les dispositions de l'individu, un luxe dont il se pare ou un joug intolérable contre lequel ses instincts se rebellent. Ses passions ont au moins une sorte de spontanéité, dont les excès mêmes lui sembleront plus excusables que ne lui paraît digne d'approbation une exigence sans contact avec sa vie. Ce n'est qu'au prix d'une incessante communion avec la lumière que l'on peut connaître la joie de l'Infini.

La liberté est plus qu'un droit, c'est un devoir, le premier de tous les devoirs, puisque pour accomplir le bien qui assure l'harmonie de la vie sociale, il faut d'abord aimer le bien avec Lequel la conscience est confrontée dans le silence de la pensée.

C'est pourquoi la valeur de la communauté – familiale, économique, nationale – se mesure au souci qu'elle prend de cette solitude mystérieuse où l'individu découvre, dans le recueillement de son esprit, la dignité humaine appelée à resplendir dans la personne qu'il doit devenir.

C'est pour avoir méconnu l'importance de cet assentiment intérieur que « l'ordre établi » a été si souvent renversé dans l'histoire, après avoir été décrié sous le nom de despotisme.

Nous n'avons certes pas la naïveté de penser que les chefs, avant de donner un ordre doivent solliciter l'approbation de tous les individus dont ils sont responsables. Comme la liberté est lente à mûrir, et que les saints ne

sont pas légion, une certaine mesure de contrainte sera toujours nécessaire pour protéger les faibles contre eux-mêmes et pour garantir l'autonomie des meilleurs. Mais toute l'action des chefs doit viser à l'éducation de cette liberté, en commençant elle-même par s'effacer en Dieu, dont leur autorité n'est qu'une délégation.

L'homme refuse rarement d'obéir quant il sent que le métier de chef est la plus virile expression de l'obéissance et de l'amour.

Si nous voulons sincèrement fonder un ordre nouveau, notre premier devoir est de rétablir la dignité humaine en rendant accessible à tout homme cette vérité qui lui est plus nécessaire que le pain, puisque le sang et les larmes, s'il s'en détourne lui font perdre le goût du pain.

« Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui L'adorent, L'adorent en esprit et en vérité ».

Cette parole divine adressée à une pécheresse qui situait Dieu sur une montagne, comme s'il était étranger à sa vie est la charte éternelle de notre liberté.

Elle veut dire aussi, si nous savons l'entendre : « L'homme est esprit et il ne peut vivre que de l'Esprit. »

Carmel de Matarieh
Le Caire, 29 janvier 1940.

Bibliographie de M. Zundel

(avec référence de la dernière édition)

Éditions Saint-Augustin

- 1936 *L'Évangile Intérieur* (8^e éd. 2007, format poche)
- 1960 *La liberté de la foi* (1992)
- 1963 *Émerveillement et pauvreté* (3^e éd. 2009, format poche)
- 1976 *Quel homme et quel Dieu ?* (4^e éd. 2008)
- 1987 *Avec Dieu dans le quotidien* (2008, format poche)

Éditions Anne Sigier

- 1959 *Silence, Parole de vie* (2001)
- 1959 *Je parlerai à ton cœur* (2001)
- 1962 *Morale et mystique* (1986)
- 1965 *Hymne à la joie* (1992)
- 1971 *Je est un autre* (1998)
- 1987 *Ta Parole comme une source* (1994)
- 1995 *Vie, Mort, Résurrection* (2001)
- 1997 *Pèlerin de l'Espérance* (2001)
- 2001 *La Vérité, source unique de liberté*
- 2001 *Dans le Silence de Dieu*
- 2004 *La beauté du monde entre nos mains*
- 2005 *Maurice Zundel, ses pierres de fondation*
- 2007 *Au Miroir de l'Évangile*

Éditions du Sarment/Jubilé

- 1944 *L'homme passe l'homme* suivi de *Itinéraire* (2005)
- 1967 *L'homme existe-t-il ?* (2004)
- 1983 *L'Humble Présence* (réédition 2008)
- 1996 *Un autre regard sur l'homme*
- 2000 *Le problème que nous sommes*

2001 *Un autre regard sur l'Eucharistie*
2003 *Pour toi qui suis-je ?*
2005 *Marie, tendresse de Dieu*
2007 *Dieu n'habite pas derrière les étoiles* (pensées choisies par des jeunes)

Éditions du Cerf

1935 *Notre-Dame de la Sagesse* (nouvelle édition 2009)
1954 *La Pierre Vivante* (nouvelle édition 2009)
1956 *Croyez-vous en l'homme ?* (2002)
2009 *Fidélité de Dieu, Grandeur de l'Homme : retraite à Timadeuc*

Éditions Desclée/Mame

1934 *Le poème de la Sainte Liturgie* (1998)
1938 *Recherche de la personne* (1989)
1940 *Ouverture sur le Vrai* (1989)
1963 *Dialogue avec la vérité* (1991)
1989 *Ton visage, ma lumière* (nouvelle édition 2011)

Éditions Saint-Augustin/Cerf/A. Sigier

1941 *Allusions* (1999)

Biographies de Maurice Zundel

DALLA COSTA Claudio, *Maurice Zundel, Un mystique contemporain*, traduction par Gabriel Ispérian, Saint-Maurice, éd. Saint-Augustin, 2010.

DE BOISSIERE Bernard, CHAUVELOT Marie-France, *Maurice Zundel, Biographie*, Paris, éd. Presses de la Renaissance, 2^e éd. 2009.
Id., Édition de poche, 2007.

Contacts : www.fondationmauricezundel.ch